

## Les enfants du Canada

Marc Simard Nataren

Numéro 1, été 2006

Ketchup

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard Nataren, M. (2006). Les enfants du Canada. *Biscuit Chinois*, (1), 12–19.



## **Marc Simard Nataren**

Après avoir terminé ses études en littérature à l'Université Laval, Marc Simard Nataren s'oriente vers le théâtre. C'est à l'École Supérieure de Théâtre de l'UQAM qu'il complète sa formation de comédien. Par la suite, il fonde à Québec la compagnie *Théâtre Le carré magique* où il est encore très actif à titre de directeur administratif et comédien. La création littéraire est donc pour lui un retour à ses anciennes amours. Sa première nouvelle *Dis-moi qui tu fréquentes* paraîtra cet été dans la revue Alibis.

## Les enfants du Canada

MADAME BOUCHARD FUT à la fois surprise et intriguée de recevoir du courrier. Les premières semaines suivant le départ de son fils Joseph, l'inquiétude et l'incompréhension l'avaient poussée à se rendre au bureau de poste tous les jours. Mais il avait donné si peu de nouvelles que ces sentiments avaient fait place à la résignation. Il y avait maintenant deux enveloppes attachées ensemble qui contrastaient terriblement. Celle du dessus, écrite à la machine, était d'une blancheur cérémoniale alors que l'autre, froissée et salie de poussière et de boue, arborait une écriture manuelle, celle de Joseph. C'est cette lettre que madame Bouchard lut d'abord.

*15 juin 1883*

*Salut la mère,*

*J'en ai tellement à conter que je pense que j'en aurais pas assez de toutes les veillées d'un hiver pour en venir à bout. Première affaire que je veux dire c'est que je le sais que j'ai pas été correct de pas vous écrire plus que ça. Pas plus que de sacrer mon camp sans rien dire. Mais j'avais pas le choix, sa mère. J'ai essayé autant comme autant de vous expliquer pourquoi il fallait que j'aille voir ailleurs si j'y étais. Mais disons que le père pis ses sparages m'ont pas donné grand espérance. Pis*

quand je vous parlais à vous, je voyais juste des grands yeux de veau qui ont perdu leur mère. Fait qu'un bon matin, au lieu d'aller dessoucher à ras le petit bois, je me suis changé en courant d'air. J'ai pris le chemin que j'avais pourtant fait en carriole ben des fois, mais là, de le faire à pied avec mon sac sur l'épaule c'était quasiment pu le même chemin, on aurait dit. C'est comme si pour la première fois, y menait à quelque part.

Y m'a mené en ville. Depuis le temps que ça me trottait dans tête. Avez-vous souvenance que vous disiez tout le temps : « Encore en train de rêvasser ! ». Ben c'est à ça que je jonglais. Ça fait que vous imaginez ben qu'en arrivant à Québec, j'avais l'air d'une queue de veau, comme de raison. Vous devriez voir ça, la mère. Y a du monde sans bon sens; vous pourriez pas croire pas à ça. Y a des bateaux qui arrivent d'Angleterre, d'Irlande, d'Écosse... C'est dans le port que j'ai trouvé de quoi gagner mon pain. Au début, je m'en confesse, je buvais ma paye. Pour vous dire la vérité en toute, après, avec les gars, on allait se battre contre les Irlandais. Ça ou ben j'allais voir les filles de mauvaise vie. Un vrai chien pas de médaille. La sainte-nitouche à Marie-Jeanne se serait crue en enfer ! En tout cas, on pourra dire que j'ai jeunessé pour mon lot. Mais quand l'hiver fut ben installé, j'ai compris que c'était pas ça la liberté. Rapport que je me suis retrouvé avec la peau du ventre collée au dos.

Avec ma face de mi-carême, j'ai retonti à Montréal. Vous allez me dire que j'ambitionne sur le pain béni, mais c'est encore plus gros que Québec ! J'ai jamais pensé qu'y pouvait y avoir autant de monde à une même place. Pis ça parle anglais quasiment à tous les coins de rue. J'aimerais ben voir la grande parche à Gédéon qui se vante de parler anglais rapport qu'y sait dire : « Yes sir ». Y est-tu toujours plus fort avec sa gueule qu'avec ses bras lui ?

Je suis pas resté longtemps à Montréal. Je travaillais dans le port quand un Anglais a retonti pour crier aux Irlandais qui débarquaient qu'y avait de l'ouvrage pour eux autres. Dans ce temps-là, je parlais anglais comme je marchais, pis je marchais tout croche. Mais j'en savais

assez pour comprendre que c'est rapport au chemin de fer qu'y baragouinait. Je me suis dit que si c'était bon pour les Irlandais, c'était bon pour moi. J'étais pas plus fou qu'eux autres. Je suis allé montrer mes bras, pis l'Anglais m'a embarqué. Vous pourriez pas les reconnaître ces bras-là, la mère. Y en abattent de la besogne. Plus que tout' l'ouvrage qu'Armand peut faire en une journée. Comment qui se porte le grand frère, au fait ? Y continue-tu d'accrocher son fanal par les bons soirs chez la belle Simone ou ben y s'est-tu passé la corde au cou ?

Ça fait que je suis parti avec une gang de « navvies » pour l'Ontario pis le Manitoba. C'est comme ça que les boss les appellent. Navy parce qu'y arrivent d'une longue navigation. On est trois ou quatre Canadien français aussi. Nous autres, y nous appellent les frenchies.

À force de travailler avec les Irlandais, j'ai appris un peu d'anglais, pis je me suis rendu compte qu'y sont pas si pire. Y sont pas partis de chez eux pour les mêmes raisons que moi, mais comme moi, y trouvent ici quelque chose de complètement différent de la place d'où y viennent. Je suis loin de la maison, mais eux autres, y en ont même plus de maison. Des fois à la fin d'une journée, je vas m'assir avec eux autres pour regarder le soleil se coucher, pis j'ai l'impression que c'est pas le même soleil qu'on voit. Même si je comprends pas toujours toute quand y me parlent, j'ai l'impression qui sont contents d'être là, mais tristes un petit brin en même temps. Comme moi des fois. Y sont corrects ces gars-là, maman. Vous les aimeriez; c'est des catholiques. Ensemble, on a fait une couple de jours en train pour se rendre au chantier. Ça non plus vous croiriez pas comment c'est gros, un train; c'est long, pis ça fait du bruit. Vous auriez beau enligner toutes nos vaches, une en arrière de l'autre, que vous arriveriez pas au quart de la moitié de la longueur d'un train. Y nous ont entassés dans un wagon. Pis après avoir fermé la porte, y faisait noir comme chez le diable. Mais ça me faisait pas un pli sur la différence; j'étais dans un train ! Y a pas grand monde au village qui pourrait se vanter de ça.

Une fois rendu au campe, on a rencontré les coolies. C'est comme ça qu'y appellent les Chinois. Ça va faire trois ans que je travaille sur le

chemin de fer bentôt. Je vous écris de l'Ontario où on achève la branche de Thunder Bay. Mais je me suis rendu aussi loin que le Manitoba. Apparence que c'est une nouvelle province du Canada depuis une douzaine d'années. Je trime dur sa mère, c'est pas croyable. Même le père serait fier de son gars. J'ai commencé à la pioche pis à la brouette, mais comme j'avais du cœur au ventre, le foreman m'a mis sur la machine à vapeur. Pis pour une secousse, j'ai même été garçon de thé pendant que le grand boss, Monsieur Van Horne, venait faire son tour sur le chantier. Je faisais le service dans son wagon. Mais ça pas duré. Avez-vous souvenance que vous me disiez tout le temps à la maison que j'étais trop curieux ? Ça pas changé. Y avait des journaux qui traînaient dans le wagon. Quand j'avais une minute, je lisais un petit brin. Mais comme je comprenais pas toute, c'était écrit en anglais comme de raison, j'ai osé poser des questions. Je voulais rien que savoir c'était qui Louis Riel; son nom était partout. J'ai jamais compris qu'est-ce qu'y avait d'insultant dans ça, mais le grand boss a pris le mord aux dents. Y m'a traité de « god dam french man » pis on m'a retourné à pelle pis à pioche.

Mais ça, y a rien là. Le pire c'est les coolies. Premièrement, y en arrive à pleineté, pis en travaillant dans le wagon de M. Van Horne, j'ai appris pourquoi. D'abord, y triment d'une étoile à l'autre, pis y reçoivent rien que la moitié de ce que nous on reçoit en gage ! À cause de ça, y en a toujours un qui est partant quand c'est le temps de risquer sa vie en mettant un explosif à quelque part, rapport que ça lui fait un petit bonus. Si ça continue, les boss vont engager rien que des coolies, pis y aura plus d'ouvrage pour nous autres. Même dans les cuisines, c'est des Chinois. Pis avec eux autres, on sait pas toujours ce qu'on mange. Surtout le samedi, où y prennent les restants de la semaine. Y mettent des patates pilées avec n'importe quelle viande pis les légumes qu'y ont. Y font un pâté avec ça. On sait pas ce qu'on mange, mais le samedi on peut être sûr d'avoir du pâté de Chinois.

Jusque-là, je me disais : « C'est du monde comme les autres ». Mais là, je suis plus certain. Au début, j'ai pensé que si les Irlandais m'avaient appris l'anglais, eux autres pourraient ben m'apprendre

*un peu le chinois. J'ai essayé d'apprendre le nom des plats qu'y nous préparaient. L'autre jour, les cuisiniers chinois avaient fait une sauce rouge. Y disaient que c'était de la « tomato sauce » sauce aux tomates. Dans leur langue, ça se disait « kôetchiap ». Comme j'avais pas haï ça, avant hier je leur demande s'y vont en faire encore du ketchup. Y me disent oui, pis le lendemain, le cuisinier me donne un bol de soupe en me disant que c'est du ketchup. Je comprenais pas trop, mais rapport qu'y avait une trallée de monde en arrière de moi qui attendait d'être servi, j'ai pris la soupe pis je l'ai mangée. Avant de me remettre à l'ouvrage, je suis allé voir le Chinois pour lui dire que sa soupe ressemblait pas à une sauce aux tomates. « No, no, no. » Il m'a montré une tomate en disant : « ketchup ». Pis, y m'a montré son chaudron à soupe en disant : « cat soup » ! Ça, la mère, ça veut dire de la soupe aux chats. J'aurai tout vu !*

*Après m'être fait conter ça, je me suis dit que j'étais vraiment dû pour une soupe aux pois, une bonne tourtière, pis de la tarte à la farlouché. Je vous écris pour vous dire que je vas ressoudre bientôt. Je rentre chez nous. Je vas finir le contrat dans une couple de semaines. Je me ramasse un motton pour vous donner un coup de main. Saluez mes frères et sœurs pour moi pis dites au père que la relève s'en vient. Je vas être là pour faire les foins.*

*Je vous aime gros.  
Joseph*

Les yeux remplis de larmes de joie, madame Bouchard ouvrit la seconde enveloppe.

*Canadian Pacific railway is extremely sorry to announce that Mr. Joseph Bouchard has passed away on the 16th of June 1883. Mr. Bouchard accepted the dangerous task of putting an explosive and died accidently proceeding this manœuvre.*

Qui ne rote ni pète est voué à l'explosion.

*We hope that you understand that we don't usually seek our employee's family to tell them such news. But since we found the following letter that he was carrying with him we thought that, if you were not part of his family, you might know how to reach them.*

*Please accept our deepest sympathy.*

Comme la lettre était écrite en anglais, elle la remit dans son enveloppe aussitôt. « Joseph revient !!! » s'écria-t-elle. Elle qui n'avait pas couru depuis sa première grossesse, prit ses jambes à son cou pour annoncer à sa famille que l'enfant prodigue serait bientôt de retour. « Y va pouvoir me lire la lettre quand y va être là, y connaît l'anglais astheure. Mais y faut que j'aye toujours tout ce que ça prend pour y faire de la soupe aux pois, de la tourtière, pis de la tarte à la farlouche. » pensa-t-elle. « Tous les jours de juillet, j'en aurai de prêtes pour être sûre qu'à son arrivée... »



Pour être heureux comme quatre, il suffit de schtroumpfer.